

COMMUNICATIONS

LE CAMBODGE ET LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'INDO-CHINE
CENTRALE, PAR L. DELAPORTE,

Lieutenant de vaisseau, chef de la mission d'exploration aux ruines Khmers (1).

On sait combien l'intérieur de la presqu'île indo-chinoise était resté ignoré jusqu'à l'arrivée des Français dans le royaume d'Annam. Notre prise de possession des provinces de la basse Cochinchine fut le signal de découvertes de toutes sortes dans cette vaste et mystérieuse contrée. A peine y fûmes-nous fixés, que Mouhot d'abord, puis l'Allemand Bastian, et presque en même temps le commandant de Lagrée et ses compagnons, MM. les inspecteurs d'Arfeuille et Rheinart, MM. Brossart de Corbigny, Chaunac, etc., sillonnèrent de différents côtés le Laos, le Siam et le Cambodge, et apportèrent chacun leur part à l'œuvre d'exploration du pays.

Il était, en effet, de notre honneur scientifique autant que de l'intérêt de notre nouvelle colonie, de ne pas laisser plus longtemps ignorée une région placée désormais sous l'influence de la France. Un impérieux besoin se faisait sentir de connaître les régions qui avoisinaient notre établissement, de savoir quels étaient leurs produits, leurs richesses naturelles, dans quelle mesure elles allaient pouvoir alimenter notre commerce, quelles marchandises françaises il y faudrait importer; quelles voies suivaient actuellement les échanges, et comment il serait possible de les améliorer; enfin, comment on arriverait à faire renaître la vie et la prospérité passées, dans ces régions qu'on savait avoir été jadis d'une fabuleuse richesse.

Depuis quelques années, il semble que le zèle des décou-

(1) Cette note avait pour but de présenter à la Société M. le docteur Harmand, qui, après avoir pris part à la mission d'exploration des ruines Khmers et à l'expédition du Tong-King, se dispose à entreprendre un nouveau voyage scientifique dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

vertes se soit ralenti en Indo-Chine, et que le désappointement éprouvé en constatant les difficultés qui s'opposaient à l'utilisation, pour le commerce, de la voie du Mé-kong, ait détourné l'attention des régions voisines de notre colonie.

Au point de vue géographique, la belle et utile carte récemment achevée par le commandant Bigrel ne s'étend pas en dehors de nos six provinces, mal limitées sur une grande partie de leurs frontières. A 200 lieues de là, au Tong-King, MM. les ingénieurs hydrographes Héraud et Bouillet achèvent le lever du delta du Song-Koï, auquel se sont jusqu'à présent bornés leurs importants travaux. Si le Tong-King est, comme il y a tout lieu de l'espérer, destiné à prendre plus tard la place prépondérante dans nos établissements de l'extrême Orient, il ne faut pas se dissimuler que de longues années se passeront encore avant que notre établissement y soit bien assis, et avant que nous puissions en tirer tous les avantages qu'il y a lieu d'en attendre. Ce fait ne saurait être douteux pour quiconque a suivi l'histoire de notre conquête de la basse Cochinchine, habitée seulement par une population peu nombreuse, laquelle, au bout de quinze années, se révoltait encore à chaque occasion, et nourrissait toujours l'espoir de recouvrer son ancienne indépendance, et de chasser les Français. L'immense population du Tong-King, son étendue, son état de désorganisation politique, ses discordes civiles, nous y préparent une lutte dont nous ne sortirons vainqueurs qu'avec du temps et des sacrifices (1) : la colonie future ne doit donc pas absorber toutes les préoccupations, et il faut s'attacher aussi à développer par tous les moyens possibles la colonie présente.

(1) On sait que depuis l'arrivée des Français au Tong-King, le parti puissant et nombreux qui revendique l'indépendance du pays, et la couronne pour l'ancienne famille des Lè, dépossédée par le roi Gie-long, a fait une nouvelle levée de boucliers. — Le traité récemment conclu avec l'empereur Tu-duc nous a obligés à prendre parti contre ces révoltés.

Lorsque l'on jette les yeux sur une carte de l'Indo-Chine, on y voit exactement tracé le fleuve du Mé-kong, grande artère qui traverse toute la presqu'île; les embouchures de ses affluents et quelques lieues du cours de quatre ou cinq d'entre eux. On y voit aussi le tracé approximatif des rives du grand lac du Cambodge et des rivières qui s'y jettent; celui du Ménam et de ses tributaires; de vagues indications sur la région qui s'étend à l'est de la presqu'île au-dessus de notre colonie, et dans laquelle paraissent des cours d'eau sans embouchures, et des montagnes hypothétiques, montagnes faisant suite à la grande chaîne dite de Cochinchine, dont la nature géologique n'est que présumée et dont aucun point n'a été déterminé. Ce qui frappe surtout en examinant la carte d'un peu plus près, c'est le nombre des régions désignées sous la dénomination de *régions inconnues*, *régions inexplorées*. La plus grande partie du Cambodge, les contrées insoumises qui avoisinent nos frontières françaises au nord, l'Annam et la partie du Laos qui le touche, sont en effet inconnues. L'exploration de ces régions n'est pas aisée; en outre des difficultés diverses qu'il y rencontre, le voyageur y doit lutter contre la maladie qui l'attaque, on peut dire toujours, lorsqu'il se hasarde dans les forêts pendant la saison des pluies. Cependant, l'exploration faite avec prudence, par un voyageur expérimenté, choisissant les circonstances favorables (tous les explorateurs ne sont pas libres d'en agir ainsi), une telle exploration est possible; elle peut même être continuée pendant de longues années: l'intrépide naturaliste qui dirige le jardin botanique de Saïgon, M. Pierre, en a fourni depuis longtemps la preuve.

Au point de vue scientifique, comme au point de vue d'utilité pratique, il semble qu'aucune exploration ne soit appelée à donner pour la France de plus sérieux résultats. Nous allons nous attacher à faire ressortir en quelques mots l'intérêt tout spécial que présenterait en effet l'étude

plus complète des six provinces cambodgiennes qui appartiennent à Siam, et des régions laotiennes, indépendantes et annamites, situées entre la partie inférieure du cours du Mé-kong et la mer de Chine.

Le Cambodge, à l'exception de Phnôm-penh, sa capitale, et de deux ou trois itinéraires suivis généralement par les voyageurs, est entièrement inconnu. Cependant nous devons ajouter qu'il en existe une carte, dressée par l'officier qui représente le protectorat français, M. le lieutenant de vaisseau Moura, qui, pendant tout son séjour à Phnôm-penh, n'a cessé de recueillir des renseignements sur le pays près des commerçants indigènes qui le traversent. C'est de cette carte, pleine d'utiles indications, que nous nous sommes aidé pendant notre récente exploration, et nous nous proposons même, lorsque nous aurons pu y joindre nos itinéraires particuliers, et ceux très-considérables de notre continuateur M. Faraut, d'en demander la publication, non à cause de son exactitude, mais parce que, quelque incomplète qu'elle soit, elle sera la seule carte du pays reposant sur des données vraies, et contenant des détails pratiques d'une utilité incontestable.

Amené, en cherchant à nous approcher par eau des entres de ruines que nous avons mission d'explorer, à nous enfoncer presque à l'aventure dans cette région singulière, cette bande large de plusieurs lieues, couverte de forêts au pied inondé six mois de l'année, qui entoure le grand lac, nous avons pu constater combien elle était digne d'être connue davantage : le hasard nous y a fait découvrir un lac; nous avons pu y remonter en canonnière à vapeur une première rivière, le Stung-sen, pendant quatre jours, avec une profondeur de *cinq* à *huit* mètres; — un second cours d'eau, la rivière de Stong, pendant deux jours, avec une profondeur de quatre mètres. Ces cours d'eau sont très-facilement navigables, lorsque, après avoir passé la bande sauvage, on arrive aux parties habitées, où les

rives sont dégagées des arbres qui plus bas obstruaient les trois quarts du lit de la rivière.

Dans ces régions se trouvent de véritables richesses : ce sont les bois précieux, qui, détruits par une exploitation mal entendue dans les forêts voisines de basse Cochinchine, se voient là en quantité considérable jusque sur les rives des torrents; la principale industrie des indigènes consiste dans la construction de pirogues et de jonques qu'ils vont vendre à Phnôm-penh et à Saïgon pour arriver à payer l'impôt de chaque année. Des forêts de pins, des diptérocarpus, etc., seraient pour qui saurait aller les y chercher, une véritable mine d'or, longue à épuiser.

Ayant remonté à vingt lieues au nord de Préacan, au-dessus de la ruine inexplorée de Ponteay-kaker, nous nous sommes alors trouvés dans une région plate, peu éloignée de chaînes de petites collines au milieu desquelles passaient les cours d'eau dont nous avons vu plus bas les embouchures. Nous eussions voulu éclaircir une question importante; la rapidité de notre voyage ne nous en laissa pas le temps, et les renseignements recueillis furent contradictoires. Dans ces terrains de formation nouvelle, on sait combien le régime des eaux est spécial et parfois changeant. Or nous n'étions qu'à peu de distance d'un des affluents navigables du Mé-kong, le Sé-lompou, rivière qui arrose la province très-riche de Si-tan-don (province des dix mille îles), et qui vient se jeter dans le Mé-kong au milieu de ces milliers d'îlots qui lui ont fait donner son nom au-dessus des cataractes de Khon, le principal obstacle à la navigabilité du cours moyen du fleuve.

Lors de l'exploration que fit personnellement le commandant de Lagrée de cette rivière, il avait posé la question de savoir s'il serait possible de relier le Stung-sen avec le Stung-stong, ou un autre des affluents nord du grand lac, par un canal de communication, qui, fournissant une voie plus courte et plus facile que celle du fleuve, aurait des ré-

sultats importants pour la colonie, en facilitant le commerce avec la partie la plus riche de la vallée du Mé-kong. Cette question n'est pas encore résolue.

Actuellement, il existe un courant commercial important entre le Cambodge et la province de Si-tan-don, qui consiste surtout en échanges de buffles et de chevaux, valant à Phnôm-penh deux ou trois fois plus cher que dans cette région favorisée.

Dans les environs habitent les tribus kouys, peuplade digne d'attirer l'attention, et que nous n'avons fait qu'entrevoir dans notre rapide passage. Comme les Cambodgiens, les Kouys sont bouddhistes; ils ont leurs bonzes, leurs pagodes et leurs livres sacrés. Les Cambodgiens les considèrent comme des hommes libres et ne les réduisent pas en esclavage, comme ils le font à l'égard de toutes les autres peuplades sauvages voisines. Ils appellent les Kouys des Khmers-dôm (Khmers ou Cambodgiens d'autrefois). Les Kouys ne s'allient jamais qu'entre eux. Ils habitent spécialement la chaîne de collines appelées *montagnes de fer*, dont ils monopolisent l'exploitation, et qui n'ont pas été visitées. Ce nom de Khmer-dôm dit assez l'intérêt qui s'attache à l'étude de cette peuplade.

Au point de vue de la géographie historique, il est impossible de savoir, de présumer même ce qui reste à faire dans ces régions. Les provinces sud du grand lac contiennent, au dire des indigènes, de nombreuses ruines. Là, d'ailleurs, tout est à apprendre, car, en dehors de quelques villages placés dans la province de Pursât, la carte est muette sur les provinces cambodgiennes de Stoc-trang et Compong-som, et sur la région siamoise voisine. Après Mouhot, qui avait vu une dizaine de monuments khmers à Angkor et à Battambang, le commandant de Lagrée porta à plus de trente le nombre des monuments découverts. Par la situation qu'il occupait près du roi de Cambodge, il était à même d'être bien renseigné. On pouvait donc présumer qu'après

ses recherches il n'y aurait plus que fort peu de découvertes à faire. Mais voici que dans le cours d'une exploration de quelques mois de durée, nous avons vu le cercle s'élargir d'une façon inattendue. Aux environs de Préacan, de Méléa, d'Angkor même, ont été visités pour la première fois un grand nombre de monuments importants. A Kaker, une ruine considérable a été explorée, ruine d'un caractère inconnu, renfermant une immense et massive pyramide tumulaire voisine d'un tumulus aussi énorme, manifestement élevé de main d'homme. A Phnôm-sontoc ont apparu de grandes figures de Bouddha, sculptées sur les rochers, et des blocs de pierres de la montagne taillées en forme de pyramides et de monuments divers. A Phnôm-coulen, un immense Bouddha, et des excavations dans le rocher; à Phnôm-boc, et sur presque toutes les collines isolées, un monument nouveau. — Tout récemment enfin, M. Faraut, qui, après avoir fait partie de notre mission, s'est courageusement proposé pour aller achever des études que nous avons commencées, M. Faraut découvrait, à Ponteay-chmâ, les ruines d'un monument orné de 45 tours, bizarre, grandiose, et l'un des plus beaux laissés par les Khmers. En se rendant de là à Surên, il trouvait presque partout sur son passage de nouvelles traces de constructions khmers. Aux environs de ce point, il reconnaissait cinq ruines en belles briques, dont une dans un état de conservation parfait. Enfin, il en découvrait d'autres dans la province d'Angkor, où il explorait pour la première fois un monument de forme circulaire. En même temps, M. Moura visitait deux ruines nouvelles près de la frontière S. E. du Cambodge, à plus de 100 lieues de Surên.

Les forêts qui recèlent ces ruines les cachent dans leurs profondeurs impénétrables; beaucoup d'indigènes ne les connaissent pas, ou refusent de les indiquer, et souvent il ne faut compter que sur le hasard pour les découvrir. Dans notre récente mission, nous venions de passer quinze jours à explorer les édifices situés près du village de

Préacan. Avant de quitter ce point intéressant, le docteur Harmand eut l'idée de suivre une sorte de reste de chaussée qu'il avait remarquée dans la forêt; se frayant un chemin au milieu de la végétation, son couteau cambodgien d'une main et sa boussole de l'autre, il atteignit enfin un grand amas de décombres que dominait une sorte de tour dont il apercevait à peine le squelette de pierre, à travers les lianes et la verdure qui la recouvraient. Lorsque ce monument fut dégagé, nous pûmes déterminer la forme des galeries et des enceintes qui l'entouraient, et constater que cette tour, qui restait seule debout, était ornée sur ses quatre faces de quatre grands masques humains; jusqu'alors ce genre de décoration architecturale n'avait été observé que sur les portes d'Angkor-tôm et dans le monument de Baïon. Il était intéressant de le rencontrer à une aussi grande distance; mais sans l'heureuse inspiration du docteur Harmand, cette découverte nous eût échappé. Il est donc probable que plus d'un voyageur passera encore en Indo-Chine sans épuiser les découvertes qui restent à faire dans cet ordre d'idées.

Il serait superflu d'insister sur l'importance que présente l'étude des anciennes provinces cambodgiennes abandonnées naguère à Siam en reconnaissance de notre protectorat sur le Cambodge, et réclamées énergiquement aujourd'hui par le roi Norodom; ces provinces, peuplées de Cambodgiens de cœur, de race et de langage, sont destinées à redevenir françaises. Leur commerce ne doit pas suivre la route de Bang-kok, mais bien celle de Saïgon, route naturelle, puisque les cours d'eau qui les arrosent sont tous tributaires du grand lac et du Mé-kong.

Si nous franchissons le cours de ce fleuve à l'est, nous nous trouvons au milieu de forêts habitées par des sauvages de tribus diverses, dont l'origine n'est pas déterminée. Vivant côte à côte avec des gens civilisés, ces hommes sont restés au dernier degré de la barbarie, incapables de compter plus loin que le nombre 3, subsistant au jour le jour sans avoir la

prévoyance de recueillir, pendant les saisons d'abondance, les vivres qui doivent les empêcher de mourir de faim plus tard. La région qu'ils habitent est arrosée par le cours supérieur des rivières de Cochinchine qui n'ont pas été remontrées. Puis vient l'immense rivière de Stung-treng, roulant autant d'eau qu'un grand fleuve, formée de la réunion d'affluents inexplorés, et dont le principal est supposé sortir des montagnes de Cochinchine à la hauteur d'Hué. Ce sont ensuite les grandes rivières du Sé-cong, du Sé-bangnuhong, du Sé-banghien, du Sé-bangfay, qu'on dit sortir d'un lac et s'enfoncer sous une montagne pour reparaître ensuite. Puis la région des énormes roches calcaires de Lakon, paradis de l'artiste et du naturaliste, et la grande chaîne de Cochinchine qu'elles rejoignent. Plus bas, le massif d'Attopeu et les plateaux élevés habités par des sauvages timides. C'est là que les Cambodgiens et les Siamois viennent recruter leurs esclaves, hideuse plaie dans un pays pour ainsi dire soumis à la France, reste de barbarie à la disparition duquel nous devons employer toute notre influence.

Enfin, sur la côte se trouve le Binh-thuan, province annamite possédant aussi des monuments khmers. Ses rivages sont seuls connus, l'intérieur est couvert de forêts et beaucoup plus habité par les animaux sauvages que par les hommes; cependant les trams ou courriers, qui faisaient le service de la poste entre Hué et Saïgon, traversaient cette dangereuse région.

On le voit, tout autour de notre possession française il n'y a que l'inconnu, vaste champ ouvert aux explorateurs nouveaux. Aujourd'hui, que par une des créations les plus utiles qui aient été faites en Cochinchine, la navigation à vapeur va régulièrement jusqu'à Phnôm-penh, il est permis d'espérer qu'elle ne tardera pas à se rendre au grand lac, dans les cours d'eau qui y convergent, dans la partie du Mékong qui se trouve au-dessous des cataractes, et jusque dans la grande rivière de Stung-streng et dans ses affluents; elle

portera avec elle la vie et la civilisation dans ces contrées encore neuves.

L'explorateur qui se lancera le premier dans ces régions, pour en étudier la configuration et en faire connaître les produits et les richesses, sera utile à la science géographique. Il rendra surtout un service signalé à notre colonie, en attirant de nouveau l'attention sur ces contrées pleines d'avenir, et en ouvrant des voies nouvelles qui ne tarderont pas à être suivies.
